



X.

L'été fut extraordinairement chaud cette année-là. Le soleil dardait impitoyablement ses rayons sur les campagnes ; la végétation perdait sa belle teinte verte pour revêtir des tons roussâtres de feuilles brûlées ; les animaux étaient las ! On sentait que le travail leur pesait. Les hommes de peine, tout ruisse-lants de sueur, n'avaient eux-mêmes pas l'énergie habi-tuelle pour les conduire et Mr. Dubreuil ne savait comment exciter leur zèle.

Cette chaleur n'était guère supportable qu'au bord de la mer. Aussi un matin de la fin de juillet, Mr. Dubreuil dit à Denise :

— Je viens d'apprendre que la grand' tante d'Yvan part avec lui et la petite Madeleine pour La Panne où ils passeront août et septembre tandis que monsieur et madame Mathy voyageront en Suisse. Que penserais-tu de te joindre

à eux avec les enfants et de descendre au même hôtel ? Je ne puis malheureusement vous accompagner, mes occupations me retenant ici, mais j'irai vous voir le plus souvent possible. Tu ne te sentiras pas seule avec la tante Irène pour t'aider à surveiller les enfants. Et puis c'est une personne très spirituelle, très gaie et d'un commerce très agréable, malgré certains petits travers ridicules dont elle est d'ailleurs la première à rire.

Denise réfléchissait, peu enthousiaste du projet. C'était pour elle une grosse responsabilité que ce long séjour à la mer avec les trois enfants, loin de Mr. Dubreuil. Jacques, pour rester dans le droit chemin, avait tant besoin de sentir peser sur lui la main ferme de son tuteur ! Si sa nature insoumise le poussait aux imprudences, et qu'il survînt un accident, aurait-elle le sang-froid nécessaire en pareille circonstance ? D'autre part l'air salin rendrait peut-être à Pierre les couleurs de la santé qu'il semblait perdre à la ville. Jacques et Simone s'étaient singulièrement fortifiés à la campagne, mais le cher petit frère avait beaucoup maigri. Alors la grande sœur, encore et toujours dévouée, s'oublia une fois de plus elle-même pour ne songer qu'au bien de Pierre et consentit à passer le mois d'août à la Panne. Dès lors Simone ne rêva plus que de ce grand bonheur : connaître la mer, la plage, les cabines, les baigneurs, les bateaux, tout ce qu'elle a vu sur des images déjà ! Elle aide fébrilement Denise à faire les préparatifs, lui apporte quantité de choses inutiles à mettre dans les malles.

— Dis, grande Cousine, tu auras de la place pour ma belle poupée, ma balle, ma raquette, mes patiences, notre croquet, ma boîte à ouvrage, mes livres . . .

— Ouf ! dit Denise, arrêtant cette énumération ; il en faudrait des malles pour tout cela ! Emballons d'abord l'indispensable et nous verrons ensuite à tes jouets.

Quand Pierre revint en vacances, tout était prêt et deux jours plus tard, les cinq enfants, Denise et tante Irène étaient installés à la plage de La Panne.

Tante Irène pouvait avoir soixante-cinq ans.

Grande et fortement membrée, elle avait une carrure d'homme, des cheveux tout blancs, un teint couleur de brique, une figure des plus énergiques que tempéraient cependant deux yeux bleus très doux et très bons !

Elle avait avec cela une petite voix aigrette qu'on était toujours stupéfait d'entendre sortir de cette rude poitrine. Et puis une façon de s'habiller frisant la mascarade. Dans un rideau de cretonne qui remontait à Dieu sait quand ! elle avait fait ou s'était fait faire un chapeau bavolet, forme grand' mère, une ombrelle et un petit tablier à bavette assortis. Elle arrivait dès huit heures du matin sur la plage, se pavanant si drôlement dans ces vêtements de teintes surannées, ayant l'air si conquérant, si sûre d'elle-même et de son bon goût, qu'il était impossible, en la voyant, de ne pas éclater de rire.

Les enfants ne s'en faisaient pas faute, malgré les regards mi-sévères, mi-riants de Denise qui craignait tou-

jours qu'on ne fît de la peine à la bonne créature.

Tante Irène était-elle riche, était-elle pauvre? Était-elle demoiselle ou veuve? Nul n'eût pu le dire à part ses plus proches parents.

Nul ne cherchait à le savoir d'ailleurs. Tous la connaissaient aux Isnes sous le nom de "Tante Irène" et personne n'en demandait davantage.

On l'aimait pour sa bonté, on l'estimait pour sa droiture, on riait d'abord de ses travers et de ses toilettes qui toutes semblaient sortir d'un magasin d'antiquités; puis on s'y accoutumait si bien qu'on finissait par croire que, vêtue comme tout le monde, tante Irène n'eût plus été "Tante Irène". Elle possédait d'ailleurs des robes de toutes les époques!

Comme elle arrivait un dimanche avec une robe de taffetas vert-pomme, toute garnie de boutons de velours noir, grands comme des pièces de cinq francs, et dont la jupe en une ampleur de quatre mètres était montée au corsage par une infinité de fronces.

— Tiens, tante Irène ressemble à un ballon captif, avait glissé Simone à l'oreille de Pierre.

Deux jours après, c'était une toilette de mousseline blanche à pois noirs imperceptibles, et garnie du haut en bas d'une quantité incalculable de petits volants froncés qui se soulevaient tous à la fois au moindre souffle. Un fichu Marie-Antoinette très ample d'épaules, pudiquement serré et croisé sur la poitrine avait des envolées de mouette.

— Oh! cette fois c'est un ange! avait dit notre petite moqueuse.

Mais la pluie ayant fait son apparition et la température s'étant considérablement refroidie, tante Irène avait revêtu un fourreau de drap noir où saillait son ossature masculine, et une toque haute, en poils noirs aussi, retenue sous le menton par deux rubans.

— Bon! voici l'ange transformé en gendarme, dit l'incorrigible petite railleuse.

Toutes ses comparaisons étaient si justes que la grande cousine elle-même ne pouvait qu'en rire. D'ailleurs les moqueries de Simonette, toujours toutes spontanées, n'avaient jamais rien de méchant. Pour rien au monde l'enfant n'eut aiguisé son esprit aux dépens d'une infirmité, d'un travers physique, d'un défaut pénible. Non, elle avait d'instinct cette fine raillerie française qui ne peut froisser les gens intelligents parce qu'elle ne s'attaque qu'à des choses inoffensives. On reproche aux Belges en général de ne pas comprendre la plaisanterie : c'est vrai! et c'est un fin plaisir dont ils sont privés, car rien n'égaye une famille comme ces esprits jamais acerbes ni froissants, mais saisissant le côté risible de chaque situation, même pénible.

C'est un élément faute duquel l'ennuyeuse monotonie s'introduit vite dans les intérieurs.

C'est ainsi que Denise ne grondait pas Simone. Elle riait même de tout cœur à condition qu'on n'eût point la cruauté d'enlever à tante Irène ses illusions sur le bon goût de ses toilettes dont elle avait un respect et un soin qui ne se démentaient jamais.

Les mots de Simonette avaient pris cours et tante

Irène ne s'appelait plus guère "tante Irène" que quand on s'adressait personnellement à elle. Sinon les mots : "Ballon Captif", "Ange", "Gendarme" et bien d'autres, tout aussi justes, servaient à la désigner selon la *livrée* revêtue.

Denise avait d'abord souffert de ces accoutrements qui attiraient sur leur groupe l'attention de toute la plage, alors que, pour cause, la pauvre enfant eût tant voulu passer inaperçue. Mais elle avait fini par se dire qu'elle aurait mauvaise grâce à se montrer affligée d'une chose qui réjouissait tout le monde et, tout comme les enfants, son premier coup d'œil en descendant déjeuner le matin, était à présent pour la toilette de tante Irène.

Sous tous autres rapports, sa compagne était d'ailleurs précieuse pour elle ; très causante, très instruite, amusant les enfants par un tas de récits de l'ancien temps et les faisant obéir d'un mot, d'un geste.

Mr. Dubreuil se félicitait de la résolution prise ; tout marchait à souhait lorsqu'il était venue voir sa famille à la Panne. Mais deux incidents déplorables vinrent troubler cette paix.

La température s'étant adoucie graduellement et sans pluie, les enfants témoignaient depuis plusieurs jours le désir de faire une excursion dans les dunes. Denise, trop facilement à bout de souffle, ne pouvant les suivre, s'y était d'abord refusée, mais tante Irène avait tout arrangé.

Elle accompagnerait l'excursion pendant une heure

dans les dunes, puis arrivés à un certain endroit, les enfants continueraient à jouer dans le sable; elle s'assiérait sur un pliant au bas des collines, et Denise la rejoindrait là par un chemin plat qu'elle connaissait et qu'elle lui indiqua. De cet endroit, la surveillance serait facile et les accidents impossibles, disait-elle. Défense avait cependant été faite par elle de grimper jusqu'aux hautes dunes qui étaient plus directement exposées aux rayons du soleil et dont la sécheresse de ces derniers temps avaient rendu le sable trop léger, trop favorable aux éboulements, pour qu'on pût s'y exposer sans danger. Yvan et Pierre marchaient de l'avant, puis venaient Jacques et Simone et enfin Tante Irène tenant Madeleine par la main.

Jacques et Simone s'attardaient cependant volontiers en arrière, car ils cherchaient ensemble des coquillages isolés que la mer avait dû abandonner là, il y avait, Dieu sait combien de siècles! Plusieurs fois, Tante Irène les avait rappelés à leur rang, aimant à les voir; mais en ce moment, elle racontait un conte de fées à Madeleine qui manifestait un impérieux désir de courir avec les autres.

Jacques cependant avait entraîné peu à peu Simone plus haut, toujours plus haut, sans que la petite songeât à la défense faite; mais à un moment donné, la fillette sentant le sol s'écrouler sous ses pieds dit à son frère :

— Jacques, je crois que nous ferons bien de descendre, tante Irène a défendu d'aller si haut.

— Poltronne, dit Jacques, tu vois bien que nous som-

mes loin d'être à la plus haute dune ; et il lui en désignait une, dans le lointain, qui dominait toutes les autres.

Simone s'abstint néanmoins de monter davantage, mais le garçonnet plus hardi et plus insubordonné grimpa plus haut encore, parce que ces endroits là, moins explorés par les enfants sans doute, renfermaient un peu plus de coquillages, et des formes plus rares.

Là-bas, tout là-bas, tante Irène contait toujours à Madeleine éblouie, l'histoire de "Peau d'Ane". Tout à coup, il lui a semblé percevoir un cri. Elle se retourne . . . Jacques et Simone ne sont plus à leur niveau.

— Pierre, viens avec moi, crie-t-elle ; et remettant Madeleine aux mains d'Yvan :

— Toi, garde cette enfant et ne bouge pas.

Que s'était-il passé ?

Arrivé aux dunes supérieures, Jacques avait brusquement senti le sol s'écrouler sous ses pieds et, avant qu'il eût pu consolider son pas, il avait roulé avec une masse énorme de sable vers les collines inférieures.

Simonette qui se trouvait plus bas, mais malheureusement sur le passage de l'avalanche, avait été chassée et entraînée par elle. Tombée en avant au bord d'une colline plus résistante, le sable éboulé la recouvrant tout entière, la tête dépassant heureusement le flanc de la dune, la pauvre enfant n'osait faire un mouvement pour se dégager, crainte de tomber plus bas. Ses yeux exprimaient une épouvante sans nom !

Quant à Jacques, comme c'était sous ses pieds que

le sol avait manqué, il avait glissé sur le dos, entraînant avec lui une énorme quantité de sable qui s'amassait toujours plus considérable à mesure qu'il descendait. Il avait ainsi passé très près de Simone qui en avait retenu une partie au passage et il s'était arrêté plus bas qu'elle. Mais par une énergie sans égale et par une présence d'esprit incroyable, l'adolescent s'était arc-bouté dès le début de la chute sur ses deux poings fermés dirigés en arrière et, par une tension extraordinaire de tous ses muscles, il était arrivé à maintenir constamment le haut du tronc à demi-soulevé hors du sable. Seulement, un poids énorme lui écrasait la poitrine et le ventre.

Ce fut ainsi que tante Irène les retrouva.

— Simone d'abord, dit-elle de ce ton bref qu'emploie le commandant d'un navire en détresse.

Et tassant le sable à un endroit propice fort au-dessous de la tête de la fillette, elle y assujettit son pliant, grimpa dessus et soutint la tête de l'enfant au risque de rouler plus bas avec elle, quand le corps serait dégagé.

— Monte Pierre, dit-elle alors, enjambe le corps et refoule le sable.

Il y arriva, non sans peine, car le pied lui manquait à tout instant. Mais tante Irène était d'une force peu commune et tenait ferme.

Enfin la fillette put être soulevée par tous deux et déposée en un endroit sûr. Elle pleurait, secouée d'un tremblement nerveux, mais maintenant qu'elle était

sauvée, on n'avait guère le temps de s'attarder à ce détail.

— L'autre, maintenant dit tante Irène, dont le teint de brique était devenu tout blanc.

Il fut plus facile de dégager Jacques, mais chez lui la détente fut plus effrayante au premier moment, à cause de la force extraordinaire qu'il avait dû déployer pour tendre tous ses muscles vers ce seul but : Sauver sa tête de l'asphyxie. Vite on courut vers Yvan et Madeleine, dès que la première émotion fut passée, et tous cherchèrent Denise. Elle ne s'était doutée de rien heureusement, trouvant seulement l'excursion un peu longue.

Un regard de tante Irène imposa le silence. Il fallait laisser à la grande Cousine toute sa tranquillité, qu'elle eût certainement perdue pour le restant du voyage, si elle avait appris le danger couru par les deux orphelins. — Je trouve Simone pâle ce matin, dit Denise à tante Irène ; elle est sans doute fatiguée. Rentrons à l'hôtel, il faut qu'elle se repose.

La proposition fut acceptée. Une fois arrivée, tante Irène emmena la fillette dans sa chambre sous prétexte de lui administrer un cordial, mais en réalité pour lui donner, ainsi qu' à Jacques, auquel elle avait fait signe de la suivre, une boisson d'eau de fleurs d'oranger destinée à les calmer tous deux.

Alors elle les fit asseoir et leur laissa dix minutes pour reprendre "leurs sens", disait-elle tandis que, devant son miroir, elle défripait sa robe vert-pomme qui avait un peu souffert pendant le sauvetage des deux ensevelis.

PIERRE ET DENISE

PAR

MADAME NEYS-LECOINTE

RÉGENTE HONORAIRE D'ÉCOLES MOYENNES.

(SUITE DE „PETIT FRÈRE ET GRANDE SŒUR”).



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
RUE ST. WILLEBRORD 47 — ANVERS

1913

ERRATA.

Page 2	ligne 10	d'en haut :	dirrgeait	lisez :	<i>dirigeait</i>
„ 7	„ 6	„ haut :	contigüe	„	<i>contiguë</i>
„ 16	„ 12	„ bas :	fâché	„	<i>fâchée</i>
„ 26	„ 11	„ bas :	suberbe	„	<i>superbe</i>
„ 25	„ 1	„ bas :	qui aime	„	<i>qu'aime</i>
„ 36	„ 7	„ haut :	mycroscopique	„	<i>microscopique</i>
„ 42	„ 14	„ haut :		„	<i>Puis tout à coup</i>
„ 78	„ 10	„ bas :	venue	„	<i>venu</i>
„ 86	„ 14	„ bas :	l'eau bruissa	„	<i>l'eau se mit à bruire</i>
„ 93	„ 2	„ bas :	portant	„	<i>partant</i>
